

XYZ. La revue de la nouvelle

Les anges dans nos campagnes

Maryse Latendresse



Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Latendresse, M. (2006). Les anges dans nos campagnes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 57–64.

Les anges dans nos campagnes

Maryse Latendresse

QUEL ÂGE AS-TU ? L'homme la regarde curieusement, attend une réponse. La petite Adèle, transie, répond qu'elle a quatorze ans. Le mensonge sort de sa bouche comme le cri déchiré d'une hyène. Sa voix a perdu de sa pureté habituelle. Adèle elle-même en reste interloquée. Mais la petite connaît bien la raison de ce mensonge, *quatorze années*, et se félicite intérieurement pour sa grande crédibilité. L'homme l'a crue et elle en est heureuse. Peut-être même s'attendait-il à un âge plus avancé, songe-t-elle avec fierté.

Assise sur la banquette arrière du bolide vert, Adèle regarde autour d'elle. La blancheur du paysage contraste avec la couleur du sang qui irradie dans la couverture de laine, juste là, à ses côtés. Elle pourrait la toucher de ses doigts, si elle le voulait. Elle n'ose pourtant pas.

Adèle remarque la coupure de journal sur le pare-soleil, la photographie en noir et blanc, mais ne dit rien pour le moment. Elle en reparlera plus tard, lorsque l'homme abordera le sujet de lui-même. Lorsqu'il finira par comprendre que le portrait de cette fillette a une importance dans leur histoire, leur histoire à eux, celle qui commence à peine.

Adèle essuie son nez du revers de la main, une odeur éthylique l'enivre aussitôt. Un sourire point alors sur sa bouche maquillée. Elle ne s'est pas trompée, ce qu'elle s'imagine. Cet homme est le bon. Alors flotte au-dessus d'elle une auréole mystérieuse et dorée.

L'homme la regarde par le truchement du rétroviseur. Il ne soupçonne pas les pensées de la petite, ni même ses visées. Jamais il ne pourrait aller jusque-là.

Il la trouve mignonne, cette fillette, jolie même, trop jolie. Il remarque ses pommettes en saillie, le duvet blond ceinturant son front, les petites perles grisâtres sur ses lobes d'oreille et son joli manteau blanc écru. Il aperçoit aussi les taches vermillon sur la couverture de laine. De fines larmes glissent le long de ses joues mal

rasées. L'homme ne les sent pourtant pas, engourdi qu'il est d'alcool et d'adrénaline.

Autour d'eux, des lumières vibrantes et multicolores illuminent les façades des maisons. Parfois sur leur route, comme par magie, apparaît une Vierge Marie aux bras tendus, un petit Jésus endormi dans une crèche ou un saint Joseph de bleu vêtu. Adèle observe le décor comme s'il était de papier et de carton. La scène extérieure ne l'émeut point. C'est parce qu'au-dedans d'elle se bousculent des émotions qu'elle n'avait jamais ressenties jusqu'ici. Et quand l'intérieur brûle, l'extérieur importe peu. Adèle est heureuse de le constater.

J'écris, lui lance-t-elle spontanément, poussée par un élan de confidences. L'homme fait semblant de ne pas comprendre. Il n'aime pas les conversations, celles qui sont trop intimes. D'ailleurs, il n'aime pas ceux qui écrivent, ne les a jamais pris au sérieux. Il regarde devant, la neige tombe toujours. Cette vision le rassure.

Adèle insiste. *J'écris, vous savez ?* L'homme s'engage vers la droite sans activer le clignotant. Il ne répond pas à la fillette, se demandant plutôt dans quel pétrin il est encore. Seul le cliquètement intermittent des essuie-glaces entrecoupe le silence. Il aurait préféré poursuivre sa route sans s'arrêter, que le reflet de ce visage crème dans le rétroviseur ne soit qu'un rêve éveillé, une hallucination fortuite et passagère.

Le silence persiste, laissant peu à peu une impression de vide gagner l'homme. *Depuis longtemps ?* finit-il par lui demander, en laissant échapper un léger grommèlement. C'est la première fois qu'il sent réellement le poids du silence. Il ne savait pas que cela pesait aussi lourd.

Alors apparaît sur la figure d'Adèle un menu sourire. *Depuis toujours*, murmure-t-elle, émue d'entendre sa propre voix énoncer ce qu'elle s'était, jusque-là, efforcé de cacher. La petite sait bien que l'écriture n'intéresse guère les gens. Au village, on n'a d'intérêt que pour le tricotage, la chasse au gibier ou la pêche à l'asticot. L'écriture, dans son patelin, est une lubie, pire encore, une maladie honteuse. Adèle comprend donc le regard fuyant de l'homme, mais pour la première fois, elle a cette envie véritable d'en parler.

J'ai un jour écrit sur vous, dit-elle, là comme vous êtes, c'est-à-dire exactement là dans cette voiture, avec votre visage, votre voix, ce froid. Elle s'interrompt un moment, regarde défiler le paysage enneigé par-delà la vitre. C'est un peu comme si je vous avais vu venir. Comme si je vous attendais. Oui, il me semble que cela est plus juste. Je vous attendais et vous voilà enfin. Puis Adèle se tait. Elle aurait aimé ajouter un détail, un seul, elle se retient pourtant.

L'homme se demande comment elle fait, cette petite, pour savoir que c'est bien lui, pour le reconnaître, cet homme sur lequel elle a écrit. Toutefois, il n'ose pas le lui demander, ce genre de choses ne devrait pas l'intéresser. Il ne croit ni aux prémonitions, ni aux intuitions féminines, ni à toute autre incongruité. Pourtant, ses mains sont moites, son cœur frémit, il a cette drôle d'impression d'être démasqué.

L'homme se met à fredonner un air de Noël. Son ton est juste et agréable à l'oreille. *Je ne tourne pas rond*, qu'il se dit, *moi qui déteste cette satanée chanson.* Il y a si longtemps qu'il abhorre Noël et ses célébrations, et cet air fait resurgir des souvenirs qu'il ne veut pas voir revenir. L'homme évite d'ailleurs de regarder en direction du pare-soleil. Il appuie sur l'accélérateur malgré la glace vive qui fait luire la chaussée. Son fredonnement continue tout de même.

La petite, de son côté, jubile en silence. Adèle adore cette chanson et en connaît par cœur les paroles. Chaque année, en cette nuit de Noël, la chorale du village l'exécute avec brio. Son regard en resplendit de lumière juste à se la remémorer.

Le sourire d'Adèle est maintenant beaucoup trop grand, il occupe presque la moitié de sa figure, ce que l'homme se dit en l'apercevant et aussitôt il cesse son fredonnement.

Adèle palpe sans bruit la couverture de laine. Rien ne bouge. Elle n'ose pas regarder sous le tricot. Pourtant, à voir le sang séché, à humer son odeur fade, la petite sait bien ce qui s'y trouve. *Mais pour le moment, songe-t-elle, cela n'importe pas.*

Elle regarde l'homme. Il n'est pas vraiment beau, juste assez pour dire. Adèle, de toute façon, n'apprécie pas la compagnie des hommes qui sont trop beaux. Elle a toujours été comme ça. Un homme trop beau n'a pas la nécessité de l'être à l'intérieur, ce qu'elle

s'imaginer. Cet homme est donc parfait pour Adèle, elle qui est pourtant si belle. À y penser, ses joues deviennent presque orangées, probablement est-ce la lumière des réverbères qui leur donne cette teinte particulière.

Après maintes cogitations, l'homme décide enfin de s'excuser, d'expliquer à la fillette pourquoi il a d'abord hésité avant de la prendre en stop. *Je ne t'avais pas vue*, finit-il par lui dire, *toute de blanc vêtue, comment voulais-tu pardi que je t'aperçoive ?* La petite reste coite et le laisse poursuivre. *C'a été comme une apparition sur le chemin, je veux dire, sur le coup, je ne pensais pas que tu existais pour de vrai.* L'homme négocie une courbe sans freiner, on entend le crissement des pneus qui dérapent, à l'instar de son esprit. *J'ai pensé à un ange, je veux dire, avec tes cheveux et ta redingote en laine blanche, on aurait dit que tu allais t'envoler, je te jure la petite, n'importe qui aurait pu s'y méprendre. C'était comme si tu ne touchais plus à terre.*

Adèle pense à toutes les empreintes d'ange que son corps a laissées çà et là, depuis des années, sur les buttes enneigées de son village. À sa façon, elle s'est toujours prise pour un ange, pour une petite fille qui, en cette saison d'hiver, a pour mission de veiller et de guider la terre entière. Les paroles de l'homme confirment sa pensée.

Aussi se dit-elle que sa présence auprès de lui sert exactement à cela, à veiller sur l'homme afin qu'il ne s'avilisse pas, qu'il entende son histoire au moins une fois.

Pourquoi avez-vous décidé de rebrousser chemin et de me prendre avec vous ? demande Adèle d'une voix éthérée. Elle cherche à le faire parler. Au même moment, on sent un violent coup de vent qui détourne la guimbarde de sa voie et fait trembloter les jambes de l'homme. Un peu plus et sa bagnole se dirigeait droit dans le fossé. *Parce que tu as hurlé mon nom*, finit-il par avouer avant de prendre une lampée de Jack Daniel's. L'homme devrait ajouter que cette fille lui en rappelait une autre. Il ne le fait pas, trop effaré qu'il est.

La petite, de son côté, n'a souvenance de rien, ni d'avoir crié le nom de l'homme, ni du chemin sur lequel elle lui est apparue comme un ange.

L'homme lui tend la flasque argentée en mettant bien en vue les initiales gravées dessus : J.D. La petite ne s'est donc pas trompée. Cet homme est Jean Dompierre, l'homme de son histoire, oui, cet homme est bel et bien lui.

Adèle agrippe la flasque sans hésiter en pressant bien fort ses doigts sur les lettres burinées. Elle avale le whisky à grandes gorgées. Elle sent la brûlure qui incendie sa gorge, son larynx, sa trachée. Jusqu'à ses jambes qui finissent par s'embraser. Adèle boit encore et encore. L'homme la regarde, subjugué. Le liquide étincelant coule sur ses lèvres et son menton, les illumine, aussi imprègne-t-il la couverture de laine, celle qui la touche presque. Le liquide transforme peu à peu la couleur rougeâtre du sang séché en un brun whisky fort joli. De même transforme-t-il le cours de la conversation.

Si vous m'avez trouvée sur la grand-route, fait la petite en laissant revenir à elle les bribes de son histoire, c'est parce que je devais y être, je crois que j'ai senti l'appel, le vôtre, si on peut dire. L'homme en reste bouche bée. Je crois que vous deviez me rencontrer, que vous n'aviez pas le choix, je crois que vous aviez besoin de moi. Elle s'interrompt un moment pour s'éclaircir la voix et imbiber ses lèvres d'alcool. Je crois que vous deviez connaître l'histoire, celle que j'ai écrite, toute l'histoire. Vous saisissez ce que j'insinue monsieur Dompierre ?

L'homme ne répond pas, plutôt se réapproprie-t-il la flasque avant qu'elle ne soit vide. Il y trempe ses lèvres une dernière fois. Pour cela il penche la tête bien en arrière tout en appuyant sur l'accélérateur. Ces deux actions conjuguées lui donnent des frissons sur les bras. L'homme engloutit le reste du liquide en faisant un bruit d'enfer avec sa gorge. La petite le trouve soudainement grotesque, mais cette impression ne dure pas. En déglutissant, il ferme les yeux un instant et pense malgré lui à la bouche d'Adèle fixée au goulot de sa gourde. Cette vision lui donne l'envie soudaine de crier. Il lance violemment la flasque à l'arrière de sa voiture vert sapin comme pour se débarrasser de cette mauvaise pensée. La gourde effleure la chevelure de la petite avant de heurter la vitre arrière. L'homme se retourne, il tient à s'excuser, à expliquer son impulsivité, à dire à la petite qu'elle l'a envoûté, oui, c'est cela qu'il veut

lui dire, exactement ce mot-là, envoûté, lui dire aussi qu'il est d'accord, qu'il veut bien connaître son histoire, toute son histoire, mais en se retournant, en lieu et place d'Adèle, il aperçoit Marie-Ange, la petite fille photographiée sur la coupure de journal, celle-là même qui est accrochée à son pare-soleil. Il cligne des yeux trois ou quatre fois, mais la vision persiste tout de même.

L'homme n'ose plus regarder derrière lui. Et à l'avant, la tempête fait rage et ce n'est certes pas plus rassurant.

Pour briser le silence et rassurer l'homme, la petite finit par lui raconter son histoire, celle d'une jeune fille de quatorze ans, prénommée Marie-Ange, qui voulait en finir avec la vie. « Une nuit, forte de son courage et enveloppée de son manteau de gabardine, la fille, qu'on disait couarde mais qui ne l'était pas, sortit par la fenêtre de sa chambre sans faire de bruit. Elle n'en pouvait plus des mots qui défilaient dans sa tête, des histoires étranges qui l'habitaient et des visions qui troublaient ses nuits. Marie-Ange courut sans relâche en direction du village voisin. Son cœur battait la chamade, fou qu'il était devant tant de liberté. Paraît-il même qu'on vit le lendemain l'empreinte rutilante de ses pas dans la neige. Tout le village en jasa, c'était comme si la fillette avait laissé échapper d'elle une lumière qu'on ne lui connaissait pas et que ses pas en resplendissaient de joie. On l'expliqua en disant que la petite Marie-Ange devait être dans un état de jubilation ou alors qu'elle était simplement partie sous le coup d'une illumination soudaine. »

L'homme ne conduit plus qu'avec deux doigts, les seuls qu'il sent encore. Le froid de dehors est maintenant partout à l'intérieur.

La fillette poursuit, imperturbable. « Ce qui se trouvait à l'intérieur de Marie-Ange était d'une beauté irradiante, en effet, puisqu'il s'agissait d'un rêve, le seul véritable qu'elle chérissait, soit celui de disparaître à jamais, de s'effacer, de se dissoudre. Elle le savait possible, ce rêve, grâce à un homme, il lui apparaissait chaque nuit en rêve, debout sur le bord de la grand-route, juste au bout du sentier des Braves, celui-là même sur lequel elle courait malgré ses pieds rougis et ses jambes endolories. »

L'homme interrompt la petite un moment et lui fait signe de venir le rejoindre à l'avant, sur le siège du passager. La petite ne dit

mot, ni ne bouge. L'homme insiste, il tasse son tas de ferraille sur le bord du chemin, sort d'un bond et se précipite dans sa direction. Il ouvre la portière et la soulève. Sa légèreté le déconcerte. Il voit le tremblement de ses membres et la couvre aussitôt du tricot.

L'étreinte subite et inattendue de l'homme fait frémir la petite. Elle sent contre son corps, et ce, malgré l'épaisseur des tissus, le battement accéléré de son cœur, la chaleur inouïe de sa peau et l'odeur magnifique de camphre et d'épices qui émane de lui. Elle ferme les yeux tout le temps que cela dure et sent, malgré elle, son corps léviter.

Une fois à l'avant, la fillette, saisie par la proximité de l'homme et l'étrangeté de la situation, poursuit son histoire sans quitter du regard le portrait de la jeune fille sur le papier journal. Au même moment, l'homme redémarre la voiture. On entend la voix de la petite chevroter en racontant que Marie-Ange en était à courir sur le sentier des Braves. « On le surnommait ainsi au village en raison de la dangerosité de son parcours. À ce qu'on disait, il était hanté par les mauvais esprits. Or, il était aussi le seul raccourci connu qui menait droit à la grand-route. La petite, habitée par sa vision de l'homme, par son désir fou de le retrouver et par sa volonté de mourir enfin, n'avait peur de rien. Et c'est pourquoi Marie-Ange flamboyait, de même que ses yeux, sa voix, ses pas. Elle savait l'homme très proche. Juste là, au bout du sentier, devant elle. »

L'homme, tout en tendant l'oreille, appuie une fois de plus sur la pédale d'accélérateur. À l'avant du véhicule comme à l'arrière, on ne voit maintenant que du blanc. La petite sent l'intérêt grandissant de l'homme pour son histoire. Elle en est toute retournée. Elle cesse de parler, comme pour vérifier la justesse de son impression.

Il se tourne alors vers elle et lui prend la main. La petite le regarde comme si c'était ce qu'elle avait toujours voulu. Elle serre ses doigts avec la volonté d'y laisser une marque. Pourtant, rien n'y fait, si grêle que soit sa main.

À l'extérieur, les flocons éclairés par les phares ressemblent étrangement à d'énormes crocus phosphorescents. L'homme, ébahi par la joliesse du décor et la pertinence du récit, ordonne à la petite de continuer. Et c'est bien ce qu'elle fait.

Elle raconte, de sa plus douce voix, que « Marie-Ange finit par entendre le vrombissement d'un moteur, juste au moment où elle arrivait à l'issue du sentier. C'est alors qu'elle se précipita sur la chaussée avec tant de volupté que l'impact de la voiture lui fit l'effet d'une caresse brûlante. Le conducteur ivre, du nom de Jean Dompierre, se précipita vers elle, craignant de l'avoir tuée. Il vit la crispation de ses muscles, le sang qui s'échappait de ses oreilles, la forme inhumaine de ses jambes et la beauté asphyxiante de son visage. Et c'est là qu'il sentit sur sa joue le souffle en saccades de sa respiration. L'euphorie gagna ses membres. L'homme la croyait sauvée. Il s'approcha davantage, en effleurant sa bouche de sa joue, pour constater alors qu'il n'y avait plus aucun souffle. Il colla ses lèvres aux siennes et lui fit le bouche-à-bouche avec obstination. Marie-Ange ouvrit les yeux, sachant avec certitude qu'elle avait enfin trouvé l'homme pour qui elle mourrait. Il était d'ailleurs là en train de l'embrasser à bouche que veux-tu. Elle le gratifia de son plus beau sourire avant de s'éteindre, emportant avec elle le souvenir mirifique du baiser de l'homme. Jean Dompierre ne sut jamais qu'il avait exaucé le souhait le plus ardent de cette jeune fille et crut qu'il était seul responsable de sa mort. Il couvrit son corps d'un tricot de laine et l'emporta avec lui. Il poursuivit sa route sans plus s'arrêter, accompagné du corps décrépît de Marie-Ange. Jamais il ne quitta son bolide, ne serait-ce que pour faire le plein, acheter des vivres et des journaux, pas plus qu'il ne se débarrassa de ce lourd sentiment de culpabilité. Toute sa vie il erra à la recherche du pardon. » Et c'est ainsi que la petite finit son histoire.

Le silence dure un long moment. L'homme plisse les yeux, médusé, avant d'entrouvrir sa fenêtre pour laisser s'envoler la photographie de Marie-Ange. On la voit à l'arrière qui virevolte dans les airs. L'homme regarde la petite Adèle qui a disparu sous le tricot. Il n'y a plus qu'un amas de chair inerte et d'os. C'est alors qu'on voit apparaître un léger sourire sur la bouche de l'homme. Et le tacot vert sapin s'éclipse dans la tempête, comme s'il n'avait jamais existé. On entend au loin les hymnes de Noël qu'entonnent en chœur les villageois heureux.